Zeitschrift: as. : Archäologie Schweiz : Mitteilungsblatt von Archäologie Schweiz = Archéologie Suisse : bulletin d'Archéologie Suisse = Archeologia Svizzera : bollettino di Archeologia Svizzera

Herausgeber: Archäologie Schweiz

Band: 26 (2003)

Heft: 2-fr: Augusta Raurica : un voyage à travers le temp

Artikel: Les premières fouilles scientifiques au nord des Alpes

Autor: Benz, Marion / Rychener, Jürg / Matter, Georg

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-20085

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use

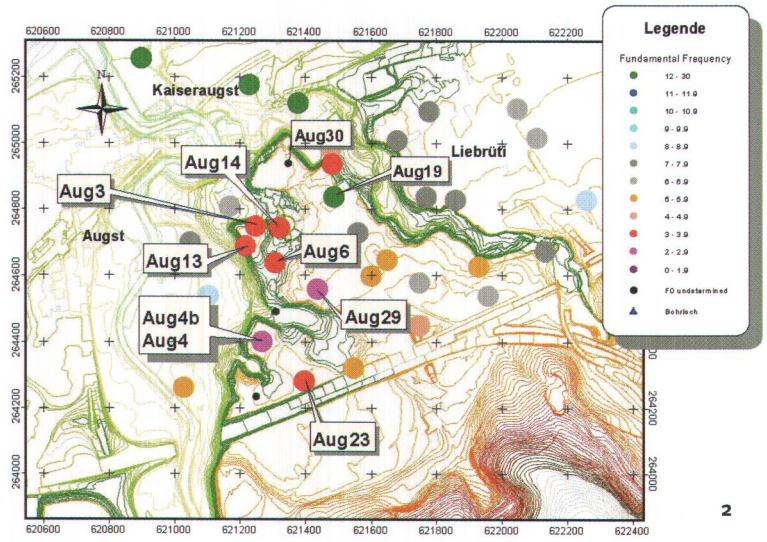
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 01.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les premières fouilles scientifiques au nord des Alpes

En 1582, une équipe de jeunes ouvriers des mines se rend à Augst, chargée d'une mission fort inhabituelle. Ces travailleurs se doutent-ils qu'ils vont effectuer les premières fouilles scientifiques au nord des Alpes? Leur commanditaire, le conseiller et marchand de tissus bâlois Andreas Ryff, leur a sans doute raconté qu'il y avait à Augst des «murs païens» et un couloir souterrain que les gens du pays appellent le «Heidenloch» (le «trou des païens»). Peut-être connaissent-ils aussi les propos de Christian Wursteisen, qui nota en 1577 que l'on trouvait *«de chaque côté de l'Ergolz, à Augst, des vieux murs, des tessons, des pierres tombales, des outils et des ustensiles en métal et des pièces de monnaie romaines»*, ajoutant que *«par-dessus se trouvent plusieurs tours semi-rondes et étroites à la fonction énigmatique»*? Quoi qu'il en soit, ces mineurs ne pouvaient pas savoir que sous leurs



2

Fig. 1
Durant son âge d'or, vers 200 apr. J.-C., la ville antique couvrait un territoire de 106 hectares et comptait 20000 habitants. Un port de commerce était situé sur le Rhin. Dans la ville haute se trouvaient le théâtre, des temples et des thermes.

Durante la fase di massima fioritura attorno al 200 d.C., la città antica raggiungeva i 106 ettari di superficie e la popolazione si aggirava sulle 20000 persone. Sulle sponde del Reno vi era un porto mercantile, mentre nella città alta sorgevano il teatro, i templi e le terme.

Fig. 2
Les recherches récentes du Service sismologique suisse de l'Ecole polytechnique de Zurich ont démontré que le sous-sol du centre de la ville antique présente des fréquences (points colorés) proches de celles des bâtiments, ce qui signifie que ces derniers ont connu des dégâts particulièrement importants.

Ultime ricerche effettuate dai sismologhi dell'Istituto svizzero per i terremoti del Politecnico federale di Zurigo hanno dimostrato che, nell'area in cui sorse il centro dell'antica città, la gamma delle oscillazioni (punti colorati) corrisponde alla frequenza propria delle costruzioni. In altre parole: i danni subiti dagli edifici di questa zona furono particolarmente gravi.

pieds sommeillait une ville tout entière, avec des théâtres, des temples et des thermes, et dont la population avait atteint autrefois jusqu'à 20000 habitants. C'est plutôt l'histoire d'un certain Lienimann, qui aurait découvert un grand trésor à cet endroit dans les années 1520, qui dut les fasciner. Et si par hasard les humanistes se trompaient en se moquant de cette histoire? Si la légende avait un noyau de vérité? Si le «conte de bonnes femmes» que racontait le chroniqueur Johannes Stumpf et selon lequel un chien veillait sur un trésor dans un couloir souterrain était vrai? Une seule chose était sûre: les paysans découvraient encore de curieuses pièces de monnaie et d'autres objets bizarres sur les hauteurs de l'Ergolz.

Toute tentative de suivre la trace de ces premiers chercheurs à Augusta Raurica ou de faire le récit du comportement des habitants à l'égard des vestiges antiques au cours des 500 dernières années ne peut constituer qu'une première approche (voir p. 5 et 8). Certains éléments nous sont connus grâce aux archives du Conseil de Bâle, aux lettres et aux plaintes qui ont été conservées – autant de documents qui éclairent quelque peu l'obscurité qui pèse sur le destin de la colonie antique après le Moyen Age. Faute d'étude complète de ces archives – qui durerait plusieurs années et dépasserait le cadre de cette publication – de nombreux éléments restent dans l'ombre. Le but n'est pas de décrire ici l'histoire de chaque monument, à l'image de ce qui est proposé dans le guide de Ludwig Berger. Il s'agit plutôt de replacer les différentes étapes des recherches dans le cadre de l'histoire moderne, de mettre en évidence certains liens et de tenter de répondre à la question suivante: quelle était – et quelle est – l'attitude de la population envers son héritage antique?

Les Romains eux-mêmes avaient déjà pillé leurs plus beaux monuments pour construire les fortifications les plus tardives sur le Kastelen et le long du Rhin. On n'a cessé de découvrir des stèles gravées, des chapiteaux et des tronçons de colonnes enfouis dans les murs des remparts du Bas-Empire. Plus tard, les Alamans convertirent les pierres qu'ils prélevaient sur les monuments romains en pierres tombales. Combien de colonnes de calcaire et de statues disparurent-elles ensuite à tout jamais dans les fours à chaux? Combien de tonnes de pierres de taille furent-elles transportées à Bâle au fur et à mesure de l'expansion de la ville? Dans la crypte extérieure de la cathédrale de Bâle, on peut voir encore aujourd'hui des pierres provenant de monuments romains qui y ont été insérées au Moyen Age. Ce n'est qu'en 1329 qu'un document mentionne le «trou des païens» près d'Augst. Les moines du Couvent des Prédicateurs de Bâle décrivent également les ruines. On devine ainsi peu à peu combien d'informations manquent pour écrire une histoire complète des recherches. Les premières théories relatives à la chute de la colonie apparaissent au 15e siècle. La «Descriptio Sueviae» de Felix Fabri de 1488/89 semble aujourd'hui révolutionnaire: l'auteur suppose en effet qu'un tremblement de terre détruisit la ville romaine. L'érosion causée par le Rhin aurait permis aux eaux et aux vents de s'infiltrer dans la terre, provoquant ainsi des séismes. Durant les siècles qui suivirent, les Alamans ou les hordes de Huns furent tour à tour rendus responsables de la décadence de la colonie. Aujourd'hui, différentes hypothèses alimentent la discussion: il a pu s'agir d'un appauvrissement de la population, de conflits politiques internes ou d'un tremblement de terre (voir p. 4 et 6). 500 ans plus tard, la théorie de Fabri est donc redevenue actuelle. Mais retournons maintenant au 16e siècle.

Modèle de destruction – modèle de connaissance.

Depuis toujours, l'acte de détruire provoque de la fascination. Chez certains peuples, la destruction fait partie de leur culture, pour la raison que le «trop» signifierait la fin de l'énergie vitale. Le voyeurisme lors d'incendies ou d'autres catastrophes est également courant chez nous. Quant aux archéologues, ils ont pour ainsi dire mission de détruire: sans destruction, pas de vestiges matériels, pas de traces d'édifices et sans eux, pas d'archéologie.

Lorsque nous parlons de destructions, nous pensons aux conséquences d'actes de violence, de négligence ou de catastrophes naturelles. Mais qu'en est-il dans notre propre travail? Fouiller, c'est justement détruire! Mais si nous ne le faisons pas de manière scientifique, d'autres le feront à notre place avec des machines puissantes. Quoi qu'il en soit, lorsque les vestiges enfouis dans le sol ne sont pas directement menacés, nous devons tenir compte du fait que nous n'acquérons des connaissances que par la destruction de ce que nous étudions. A l'extrême, cela peut conduire à éviter carrément des atteintes au sol, comme c'est le cas depuis des années à Augst grâce au soutien du gouvernement et du parlement de Bâle-Campagne.

Lorsque les destructions ont laissé des traces dans le sol, celles-ci sont d'inestimables sources pour l'archéologie. Il s'agit de cas particuliers qui nous donnent la vision fugace d'un bref moment et marquent des événements précis dans la succession de couches d'un site. Quand elles peuvent être mises en relation avec des actes de violence ou des périodes de troubles historiques, les destructions deviennent alors des éléments particuliers. La destruction de Pompéi par l'éruption du Vésuve en est le meilleur exemple. Le plus souvent, établir un rapport entre les textes et les couches archéologiques est cependant un exercice extrêmement ardu. La situation personnelle, l'esprit de l'époque, l'appartenance sociale du chercheur jouent un rôle considérable: «Dis-moi comment tu interprètes les destructions de la seconde moitié du 3e siècle et je te dirai quel scientifique tu es».

La période en question est une époque de crise. A lui seul, le titre «Déclin de l'Empire romain» suscite des émotions et une vision du monde certes présente sur le plan scientifique, mais jamais de façon aussi pénétrante. Il est question de catastrophes, on évoque des images (scolaires) émouvantes des temps heureux – la *Pax romana* –, et puis il y a les méchants, ces terribles Germains et ces Alamans. N'a-t-on pas l'impression que, dans de nombreuses représentations tout à fait scientifiques, les auteurs se sentent obligés de restituer à leur tour le choc connu alors et d'effectuer eux-mêmes un travail de deuil? N'y a-t-il pas là une peur de perdre – perdre sa culture, sa civilisation, l'état ordonné? En un mot, une peur du chaos?

On a cultivé avec tout autant d'empressement des contre-exemples qui opposent le déclin d'une civilisation à la pureté, l'authenticité, la force et l'innocence de populations «primitives», le tout étant mis en relation avec l'espoir que représente le christianisme.

En va-t-il autrement aujourd'hui? Nous aimerions considérer cette période d'instabilité incontestable

qu'est la seconde moitié du 3e siècle de façon neutre, sans passion, en analysant les sources contradictoires souvent difficiles à comprendre et en ne les jugeant que pour leur valeur intrinsèque. Des recherches récentes menées dans le sud-ouest de l'Allemagne, où se trouvait le *limes* abandonné, ont montré que le réexamen d'ensembles archéologiques déjà traités permettait de nouvelles observations, offrant une image beaucoup plus variée, probablement bien plus proche des réalités d'alors. Nous-mêmes ne sommes probablement pas dénués d'images, de représentations et de préjugés inconscients. Mais la différence réside peut-être dans le fait que l'on exige aujourd'hui de tenir compte de ces mécanismes et d'y réfléchir de façon consciente._*Jürg Rychener*

Exemple de démolition observé lors d'une fouille dans la ville romaine Augusta Raurica: pan de mur effondré et couche d'incendie d'un toit.

Un possibile schema di distruzione osservato in uno scavo nella Città romana Augusta Raurica: crollo di muro e strato d'incendio del tetto.

Démolition finale: une pelleteuse détruit des vestiges dans un excellent état de conservation afin de faire place nette. La ville romaine Augusta Raurica est considérée comme quantité négligeable, une réalité que l'on souhaite voir bientôt disparaître.

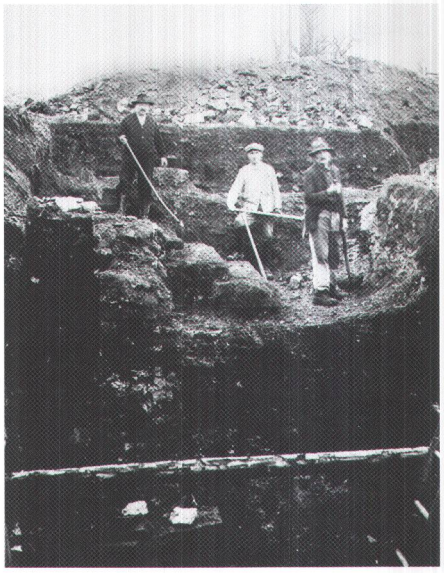
Distruzione in via definitiva: una scavatrice demolisce vestigia archeologiche in perfetto stato di conservazione per ottenere nuovo spazio. Vi è ancora chi considera la Città romana Augusta Raurica una «quantité négligeable», si spera non più per molto.

De la fouille d'agrément à celle d'urgence – fouiller à Augusta Raurica aux 19e et 20e siècles apr. J.-C.

Dès la première moitié du 19e siècle, sous l'influence de la bourgeoisie érudite, les fouilles menées à Augst reposent de plus en plus sur des bases scientifiques. Inspirés par l'esprit historicisant, les gens cherchent à expliquer le passé dans sa globalité. Les nombreuses associations vouées aux recherches régionales en histoire et en archéologie qui voient le jour au cours de ce même siècle expriment bien cette tendance. C'est ainsi que, le premier, Theodor Burckardt-Biedermann (1840-1914), puis plus tard Karl Stehlin (1859-1934) ont conduit des fouilles systématiques à Augst sur mandat de la Société d'histoire et d'archéologie de Bâle, durant leur temps libre et le plus souvent à leurs frais (voir p. 37).

Au début du 20e siècle sont édictées différentes lois relatives à la protection des monuments qui offrent une meilleure protection aux vestiges archéologiques. Pour la première fois, les investigations sont menées grâce à des fonds publics. Rien d'étonnant dès lors que les premiers projets de fouilles et de restauration d'envergure, et donc coûteux, qui eurent lieu au théâtre et dans le temple de Schönbühl, remontent à cette époque.

L'archéologie s'est ainsi libérée de sa dépendance vis-à-vis des bailleurs de fonds privés et s'est progressivement professionnalisée. Dès lors, le choix des objets à fouiller s'est en règle générale opéré en fonction de problématiques scientifiques. On pourrait qualifier ces investigations de «fouilles d'agrément» à condition de tenir compte du développement ultérieur qu'a connu l'activité archéologique: à partir des années 1930, les fouilleurs ont été de plus en plus souvent confrontés au fait qu'en plein centre de la ville romaine, de nombreuses interventions en sous-sol devaient être effectuées jusqu'au cœur de la substance archéologique (sous-sols de maisons familiales, canalisations, conduites téléphoniques, tracés autoroutiers). En vertu des lois sur la protection des monuments, le Canton était contraint de prendre en charge ces cas archéologiquement. Chaque atteinte demandait en conséquence une fouille. Celle-ci n'était donc plus seulement le fruit d'une envie, mais devenait une obligation: c'est à ce moment-là que naît le concept de fouilles de sauvetage et d'urgence. La tradition de la fouille subit alors des transformations fondamentales. Ce ne sont plus des interrogations scientifiques qui décident du lieu et de l'étendue d'une fouille, mais l'activité de construction privée et publique. Ce développement s'est accompagné d'un changement idéologique: les préoccupations liées à la conservation des objets occupe de plus en plus le premier plan; conscients que chaque fouille détruit la substance archéologique, les chercheurs ont abandonné les fouilles pour le plaisir et consacré toutes les forces à disposition aux fouilles de sauvetage. Grâce à des mesures de reclassement et d'achats de terrains, le Canton a essayé de son côté de limiter le plus possible l'activité de construction sur le territoire communal d'Augst et donc les fouilles.



Depuis quelques années, les questions de communication et de travail pour le grand public occupent une place de plus en plus prépondérante. Conséquences de ce changement d'attitude, certaines fouilles sont maintenant dictées par des mesures relatives à l'exploitation didactique et structurelle des abris et ruines existants. Ces investigations «maison» ne sont cependant pas sans être problématiques, dans la mesure où elles sont en contradiction avec la volonté de conserver la substance archéologique. Au fil du temps, les raisons et les méthodes de fouilles ont été, et sont toujours, soumises à des transformations perpétuelles. Il n'est pas étonnant que ce processus soit parfois contrebalancé par des tendances inverses: c'est justement la confrontation à ces contradictions qui génère une évolution… *_Georg Matter*

1988: fouille d'urgence au centre de la ville romaine, dans le cadre d'un projet de construction de villa individuelle.

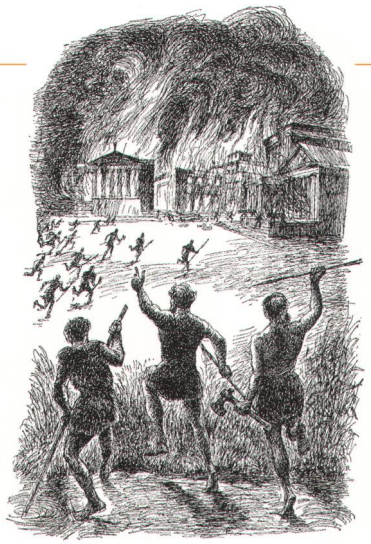
Scavo d'emergenza in vista del progetto di costruzione di una casa monofamiliare nel 1988, nel centro della città romana.

1927: fouille programmée dans le forum sud, sur le «Neusatz», sous la direction de Karl Stehlin.

Scavi di ricerca di Karl Stehlin nel foro meridionale, in località Neusatz, anno 1927.

«259/260» – un dogme en mutation. Les images de hordes germaniques pillant et incendiant les habitations romaines se sont bien fixées dans les esprits. La chute du *limes* vers 260 apr. J.-C. est devenue une date charnière de l'archéologie provinciale romaine. Pourtant, cette vision simpliste est remise en question depuis quelques années. Dans les faits, ce sont des causes et des interactions bien plus complexes qui ont entraîné des modifications des conditions de vie et de l'image de la ville d'Augusta Raurica au 3e siècle. Les citations qui suivent illustrent les diverses façons d'appréhender les événements des années 259/260 au fil du temps. On remarque que l'évolution des points de vue est sensible dans la vision des archéologues (colonne de gauche), alors que sa réception dans les manuels scolaires (colonne de droite) tarde à poindre._*Markus Peter*

«Sous le règne de Gallien déjà, qui correspond véritablement à la chute du pouvoir romain, les Alamans envahirent vers l'an 260 le territoire helvétique...»
Th. Mommsen, Die Schweiz in römischer Zeit, MAGZ 9, 2, 1854, p. 12.



Une interprétation: les Barbares boutent le feu à la ville romaine.

Una delle interpretazioni: la città romana Augusta Raurica è messa a ferro e fuoco dai barbari.

«En l'an 259, les Alamans pénétrèrent loin dans le pays, s'y livrant à une longue suite de pillages dévastateurs.»
E. Meyer, Die Schweiz im Altertum (Berne 1946) p. 38.

«Les grandes villes d'Augusta Raurica et d'Aventicum furent totalement détruites, alors qu'un grand nombre des villae et des domaines disséminés dans tout le pays furent réduits en cendres.»
M. Hartmann, in: UFAS V (Bâle 1975) p. 21s.

«Certes, on observe çà et là des niveaux de destruction de la fin du 3e siècle, mais il serait difficile de trouver un rapport de fouille sur un site romain du Plateau qui établisse de façon indéniable que cette destruction date bien des années 259/260 et qu'elle ne peut être mise en relation avec un autre épisode militaire, connu ou inconnu, de cette décennie.»
L. Berger, ASSPA 59, 1976, p. 204.

«Il est pourtant sûr que toute la ville n'a pas été abandonnée simultanément. Ainsi, plusieurs indices montrent que certains ensembles de bâtiments, en particulier dans les quartiers extérieurs ou dans les faubourgs sud et est, étaient encore occupés durant le dernier tiers du 3e siècle.»
M. Martin, Römische Schatzfunde aus Augst und Kaiseraugst. AMH 2 (Augst 1977) p. 38.

«Les années 259/260 apr. J.-C. ne doivent plus être considérées comme un tournant décisif.»
H. Bender, Kaiseraugst - Im Liner 1964/1968: Wasserleitung und Kellergebäude. FiA 8 (Augst 1987) p. 37.

«On ne peut plus conserver l'ancien dogme selon lequel la colonie fut totalement détruite et presque complètement abandonnée vers 260.»
L. Berger, in: R. Laur-Belart, Führer durch Augusta Raurica (Augst 1988[5]) p. 16.

«Dans tous les cas, dans la ville, les preuves assurées de destructions datées de cette époque [260 apr. J.-C.] *font encore défaut.»*
W. Drack, R. Fellmann, Die Römer in der Schweiz (Stuttgart/Jona 1988) p. 81.

«C'est alors que, grâce à sa folie destructrice, une partie du peuple germanique se fit un nom, les Alamans. En l'an 260, ils forcèrent le mur-frontière du sud de l'Allemagne, traversèrent le Rhin et empruntèrent les routes romaines à travers l'Helvétie sans défense. Dans les villes, ce fut comme un tremblement de terre. Augusta Raurica et Aventicum tombèrent en ruine. Partout, les habitants effrayés enterrèrent leur argent et prirent la fuite.»
E. Fischer, Schweizergeschichte (Aarau 1961[3]) p. 16.

«Les domaines agricoles furent la proie des flammes, la ville d'Augst fut en grande partie détruite et abandonnée par ses habitants, tout au moins par ceux qui n'avaient pas été massacrés ou réduits en esclavage. Ce fut une époque terrible, qui provoqua un bouleversement complet et remit en question tous les progrès culturels réalisés pendant des siècles.»
R. Laur-Belart, in: R. Laur-Belart et al., Geschichte von Augst und Kaiseraugst (Liestal 1962) p. 29.

«Jusqu'à l'année 260 apr. J.-C., cette ville connut un destin paisible et florissant. Puis, les Alamans venus du Nord franchirent le Rhin, et ce fut le début d'une période de guerre.»
F. Meyer, Wir wollen frei sein. Eine Schweizergeschichte von der Urzeit bis zur Reichsfreiheit 1 (Aarau 1973) p. 80.

«Après une longue période de paix, les Alamans franchirent pour la première fois le Rhin dans les années 259/260. Ils ne pillèrent et n'incendièrent pas seulement les petits établissements et les domaines agricoles, mais également les plus grandes villes comme Aventicum et Augusta Raurica.»
Weltgeschichte im Bild 6. Lehrmittel der Welt- und Schweizergeschichte für das 6. Schuljahr (Soleure 1983[3]) p. 23.

«En 259/260, le limes dut être définitivement abandonné. Des bandes de pillards ravagèrent l'ensemble du Plateau suisse, détruisirent également les villes d'Augusta Raurica et d'Aventicum et ne purent être repoussées qu'aux portes de Milan.»
H. Staehelin, Die Schweiz von der Urzeit bis zum Ende des Frühmittelalters (Zurich 1998) p. 22s.